

Livres

Fernand Ouellet, Jean-Paul Morisset, Gérard Morisset and Jean-René Ostiguy

Number 3, May–June 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, F., Morisset, J.-P., Morisset, G. & Ostiguy, J.-R. (1956). Review of [Livres]. *Vie des Arts*, (3), 35–38.

romantiques à leur façon, Bruno Bobak, Alex Colville; d'habiles techniciens des médiums graphiques, Douglas Fales, de Montréal, John Snow, de Calgary, Arthur Spencer, de Montréal et J. N. Hardman, de l'Ouest, introduisaient une note de propreté et de science parmi un tas de bavures et de remplissages; Derek May, Jack Markell, Robert Nelson, York Wilson (que perd sa facilité) donnaient également le spectacle d'ouvrages polis et savants, tombant dans le maniérisme.

Aussi des oeuvres plus sensibles, parfois un peu gauches, comme le très beau tableau de Herbert Siezner, de Vancouver, ceux de Paavo Airola, de Eva Landori, de Gérard Tremblay, de Monique Voyer.

Comme à l'habitude, Anne Kahane était en vedette avec ses sculptures d'un travail inventif.

Un certain nombre d'horreurs qui par la présence dans l'exposition font soupçonner les membres du jury d'avoir voulu dévaloriser le Salon : des bouquets signés Duval et Echlin, une pochade de Greminger

et une torchade de Nulitis, un calendrier de Tom Roberts, A.R.C.A., une *vision sans nom* de Ruhman, une imitation d'abstraction signée Tascona, une tartinade de Trudeau, et plusieurs dessins insignifiants, y compris des *portraits* indignes d'une foire en plein air.

Un conseil donc, à la direction du Musée des Beaux-Arts : vous tenez à votre Salon, n'est-ce pas ? Or il s'en va où vont les outils brisés. Faites donc un référendum parmi les peintres, surtout ceux qui se sont abstenus d'y participer. Cela vous donnera peut-être des idées. Les seules institutions qui ne changent pas de forme sont celles qui sont mortes.

Un autre *détail* : dans les grands Salons d'Europe, les oeuvres sont accrochées selon leurs affinités, en gros. Le public peut au moins y trouver quelque raison. Mais votre Salon du Printemps ne cherche que des rythmes de dimensions et de couleurs. Sa valeur décorative en est d'autant plus grande. Mais s'agit-il bien de décorer le Musée ?

R. de Repentigny

LIVRES

• Le dernier livre de M. Guy Frégault, *la Guerre de la Conquête*, se présente comme un renouvellement total de l'histoire canadienne. Cette étude se situe autour du problème important de la Conquête. Selon lui, la Conquête constitue le fait le plus important de notre histoire. « Au terme de la guerre de la Conquête, c'est un livre qui se ferme. L'histoire ne se continue pas, elle recommence. Une évolution s'arrête (p. 455). » — « Il faut entendre qu'elle n'est pas plus économique que culturelle ni plus politique que sociale. Elle est tout cela ensemble et au même degré. Le désastre n'aboutit pas uniquement à une substitution de drapeaux, mais à une transformation beaucoup plus complexe et profonde que celle-là. Il se traduit par le démembrement de la Nouvelle-France... (p. 9) » — Devant ces affirmations, plusieurs critiques ont parlé de pessimisme foncier. L'auteur répond avec raison que « l'utilité d'une entreprise historique ne se juge ni aux émotions qu'elle donne ni aux soulagements qu'elle procure, mais à la valeur des éclaircissements qu'elle fournit (p. 458). » C'est précisément de ce point de vue que le travail de M. Frégault nous paraît le plus contestable.

Il reproche d'abord à ses devanciers de n'avoir pas compris l'importance de l'effondrement provoqué par la Conquête. Il attribue en premier lieu cette incompréhension à une vision tout idéalisée du Régime français. S'il avait analysé sérieusement la position des historiens d'hier par rapport à la Conquête,

il se serait rendu compte que la création de l'Age d'or du Régime français supposait fondamentalement le déterminisme de la Conquête. Au lieu de se dissocier de ces historiens qui voyaient les choses du passé avec les yeux de leur époque, il aurait compris qu'en essayant de rationaliser ce qui constitue la charnière de notre construction de l'histoire canadienne, il devenait le plus pur représentant de notre tradition historique. Il n'a fait que remplacer les mythes traditionnels désormais inaptes à fonder une *histoire nationale* par ce qu'il appelle « les fondements matériels de la civilisation canadienne (p. 457) ». C'est de ce point de vue que l'ouvrage de M. Frégault prend sa signification la plus profonde.

Quant à la méthode, l'auteur se réclame de l'École française des Annales. A travers tout son livre, on retrouve un vocabulaire et des phrases qui en proviennent : *l'histoire corrige la tradition, les réalités de la vie, les collectivités, saisir l'homme tout entier* et bien d'autres encore. Mais l'analogie n'est que dans les mots. Lorsqu'on lit les travaux des historiens des Annales, on ne peut s'empêcher de songer à la faiblesse de la méthode employée par M. Frégault. Il est même amusant de le voir s'essayer à traduire une phrase du XVIIIe siècle en notre langage du XXe (p. 18s.). Cette faiblesse devient particulièrement évidente dans les trois chapitres fondamentaux de son livre : *les idées et les faits, Des coloniaux, Le Canada ou la Guadeloupe*.

M. Frégault a essayé de situer le conflit aboutissant à la guerre de Sept-Ans en fonction des conditions générales de l'époque. Nous voyons là un dessein fort louable. Mais comment accepter l'affirmation que l'opposition idéologique entre la France et l'Angleterre ne puisse signifier une opposition fondamentale entre elles ? Comment ne pas voir les différences profondes existant entre un pays où l'esprit capitaliste s'est épanoui et un autre où la bourgeoisie essayait péniblement de se libérer de l'emprise de l'Etat ? Comment ne pas enregistrer les tendances de la bourgeoisie française vers la propriété foncière et le fonctionnarisme sans conclure à l'existence de deux types de bourgeoisie ? Cette diversité se traduit par une vision différente des réalités économiques : les Physiocrates et Adam Smith. Comment ne pas comprendre ce qui sépare la France de l'Angleterre du point de vue colonial ? Nous avons l'impression que l'auteur ignore les études importantes parues sur ces questions. Il se sent aussi mal à l'aise lorsqu'il aborde le domaine des idées. Ceci aurait pu l'engager à être prudent et à ne pas exiger des hommes du XVIIIe siècle une façon de voir les choses qui implique deux siècles de transformations. Ceci est particulièrement frappant dans les deux derniers chapitres.

Ces généralisations ont masqué à l'auteur les différences profondes existant entre le Canada et les colonies anglaises. « Entre celui-ci et les colonies anglaises, la grande différence, nous l'avons établi ailleurs, n'en fut pas une de nature, mais de masse. Les éléments fondamentaux d'une province américaine de l'Angleterre se retrouvent tous au Canada, mais en plus petit. Rien ne ressemble plus à une société britannique qu'une société française du même continent (p. 8). » On n'a qu'à entendre les coloniaux anglais exprimer ce qui les oppose à la colonie française pour être convaincu de tout ce qui les sépare. A moins que les idées s'élaborent sans référence aux *fondements matériels* ! La pauvreté intellectuelle de l'élite canadienne de l'époque serait-elle un effet du hasard ? Il faudrait alors admettre que Franklin, Jefferson et Adams en sont aussi les produits.

C'est en partant de ces vues superficielles que l'auteur a voulu reconstituer les fondements matériels de la civilisation canadienne (p. 52-59). Au cours de ces pages, M. Frégault nous montre qu'il « a toujours existé une oligarchie à la tête du Canada. L'histoire sociale de cette colonie est précisément faite de ses renouvellements, qui ne se sont jamais opérés sans provoquer de crise (p. 52) ». Il en conclut que la situation était la même dans les colonies anglaises. En partant de cette constatation, l'auteur aurait pu montrer comment les conditions éco-

nomiques existant sous le Régime français avaient abouti à tuer tout esprit capitaliste, alors qu'elles ont favorisé l'épanouissement de ce même esprit dans les colonies anglaises. Ceci aurait amené l'auteur à voir les faiblesses de la colonie française dans ses propres conditions d'existence¹. Pourquoi avoir négligé l'étude du dirigisme économique ? N'impliquait-il pas un effort pour restreindre l'individualisme bourgeois ? Pourquoi n'avoir pas étudié le problème des monopoles et des privilèges ? Pourtant de son ouvrage sur Bigot s'était dégagée l'idée bien claire que les monopoles et les privilèges avaient contribué à concentrer l'activité économique aux mains d'une bourgeoisie fonctionnariste ayant comme moyens d'action : la fraude, la concussion et le simple opportunisme. N'ont-ils pas contribué à corrompre ceux qui possédaient les germes de cet esprit capitaliste ? M. Frégault nous dit lui-même que Bigot et sa bande étaient des voleurs (p. 55). Réduire l'esprit capitaliste à ces dimensions, n'est-ce pas manifester une méconnaissance totale de ce qui caractérise ce même esprit ? Il ne suffit pas de posséder de l'argent pour être considéré comme capitaliste ; il faut l'avoir acquis comme un capitaliste et l'employer de la même façon. Une étude sur les pratiques économiques de ces commerçants serait très révélatrice de leur mentalité et de leur conception de la vie qui nous paraissent se rapprocher davantage du *genre de vie noble*. Une étude sur la comptabilité à l'époque serait très significative. Une lettre du début du siècle nous apprend que l'esprit de calcul se perdait parmi les commerçants nés au Canada. De même une recherche sur les pratiques successorales nous renseignerait sur le destin des fortunes et sur celui des classes. Il n'existe pas non plus d'étude sur le régime seigneurial. L'enracinement progressif au sol commence dès la première moitié du XVIIIe siècle. Enfin signalons une question qui a été peu étudiée : la contamination des Canadiens par les Indiens².

Les conclusions auxquelles arrive M. Frégault impliquent toutes ces études. Même si les colonies anglaises ont eu conscience qu'il fallait détruire le Canada, rien ne nous prouve qu'ils y aient réussi. Les preuves du « désastre de la Conquête » ne se trouvent pas dans le dernier ouvrage de M. Frégault.

Fernand OUELLET

1. Voir notre article sur *M. M. Brunet et le problème de la Conquête* dans la dernière livraison du *Bulletin des Recherches historiques*.

2. *La Mentalité et l'outillage économique du paysan canadien en 1760*, dans la dernière livraison du *Bulletin des Recherches historiques*.

• L'urbanisme jouit actuellement, dans la province de Québec, d'une situation nouvelle : après une ère de méconnaissance quasi complète, où les plus énormes bourdes ont pu être commises avec l'approbation générale, voici que des projets lucides — parfois draconiens — reçoivent la signature de municipalités courageuses, voici que les comités consultatifs d'urbanisme commencent à prendre du poids, voici que l'opinion publique prend conscience non seulement de l'existence, mais de la gravité des problèmes qui se posent.

Profitons de l'occasion pour signaler aux lecteurs de bonne volonté l'existence d'une véritable somme sur la question : *Histoire de l'Urbanisme (époque contemporaine)*, par Pierre Lavedan, directeur de l'Institut d'Urbanisme et professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Cet ouvrage est remarquable par la largeur de ses vues et l'aisance de son développement autant que par la précision de ses analyses, qui sont servies par des statistiques claires et par une illustration aussi éloquente qu'abondante. Il s'ouvre, comme notre époque, avec la révolution industrielle et sa fille, la grande ville moderne, cette malade sur qui on a essayé tous les remèdes, depuis la chirurgie de Haussmann jusqu'au calme de la cité-jardin, en passant par les risques de la cité-satellite. A propos de la création, de l'aménagement et de l'extension des villes, l'auteur étudie un nombre considérable de cas réels, qui vont de la grande ville cosmopolite (Paris, Rome, New York) jusqu'à la cité industrielle d'implantation récente (Chicago, Arvida). Les derniers chapitres, consacrés aux problèmes de la circulation, du logement et des espaces verts, trouveront chez les lecteurs canadiens une résonance particulière.

Ouvrage de base pour l'urbaniste et l'architecte, l'*Histoire de l'Urbanisme* de Pierre Lavedan reste à la portée de l'honnête homme, qui le consultera avec autant de profit que d'agrément.

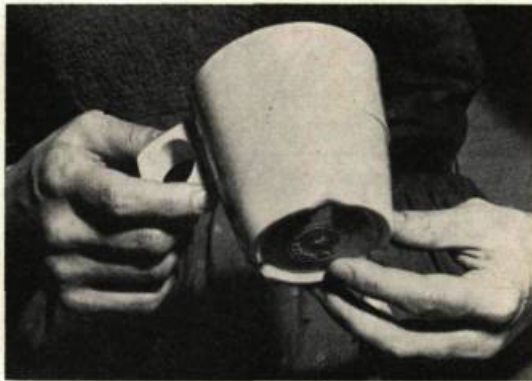
Jean-Paul MORISSET

• La *Vie des Arts* aura l'occasion de célébrer comme il convient le deuxième centenaire de la naissance de Mozart. En attendant, je signale la publication récente d'une biographie de l'illustre salzbourgeois. Marcel Brion en est l'auteur. Le style de cet ouvrage est agréable et le ton en est simple. Dans un ordre chronologique rigoureux, l'auteur relate la jeunesse heureuse de l'enfant-prodige et la carrière tendue, difficile, mortelle du compositeur-enfant. L'analyse des oeuvres de Mozart entre dans la relation chronologique; à condition de connaître la date de telle symphonie, de tel concerto ou de tel opéra, ou de savoir leur numéro dans le catalogue Koechel, il est relativement facile de les retrouver dans l'ouvrage de Brion. N'empêche que cette conception de la bio-

graphie offre des inconvénients : longueurs, répétitions inutiles, compacité du texte; l'auteur s'en tire par l'élégance de son écriture et l'honnêteté de ses jugements. Parfois il s'échauffe quelque peu; par exemple, quand il évoque les louches manoeuvres de la mère Weber qui a décidé que Mozart épousera sa fille Constance; ou encore, quand il analyse le caractère bilieux de Léopold Mozart, celui que j'appellerai le *père abusif*. — Après avoir lu les ouvrages de Curzon, de Saint-Foix, de Parrot et de quelques autres musicographes, on reviendra sans doute à celui de Brion, à cause de sa sérénité.

Gérard MORISSET

• Lors d'une exposition de *formes utiles*, j'entendis cette remarque : « Des objets si bien pensés méritent d'être maniés avec respect. » Je n'hésiterais pas à donner cette phrase à commenter à des étudiants frais sortis d'un cours d'appréciation de l'art; ils auraient ainsi l'occasion de résumer ce qu'ils entendent au monde de l'art à partir d'un humble cendrier jusqu'à la *Vénus de Milo*. Verrait-on cependant la beauté de ce sujet ? On se croirait obligé de dire : « Les arts utiles sont d'une catégorie bien spéciale, limitée; s'ils participent à la beauté, ils n'en sont pas les premiers porte-parole. » On repère facilement la cause de cette attitude : la culture artistique est souvent considérée comme n'ayant rien à voir avec la vie; en conséquence, on choisit de se montrer sous un beau jour en retenant les noms de quelques peintres impressionistes. On peut voir les choses tout autrement et applaudir à la chance qui nous est donnée de considérer l'art dans ses manifestations concernant notre vie quotidienne. C'est une aubaine pour les étudiants désireux de s'initier à l'art, que la Galerie des Formes utiles offre aux écoles secondaires du pays un ouvrage comme *Formes utiles dans la vie canadienne*. Cet album ne constitue en aucune manière un cours d'initiation à l'art. C'est un document d'information abordant plusieurs sujets en rapport avec la beauté des objets utiles fabriqués en série.



On y trouve d'abord un bref résumé de l'évolution des formes utiles à travers les âges. Vient ensuite une étude sur le travail du créateur de modèles, étude accompagnée d'une révision des qualités essentielles à tout article bien conçu et manufacturé à l'usine. Quelques suggestions pour un meilleur aménagement de nos rues, ainsi qu'un appel à l'urbanisme, terminent l'ouvrage. Le grand mérite de cette oeuvre est d'amener à la réflexion les étudiants qui s'en pénètrent. Par exemple, deux des douze feuilles illustrées mettent à l'épreuve le jugement des élèves en leur demandant de choisir leur modèle préféré parmi les objets reproduits — radios, lampes, bouilloires. Le professeur note les réponses et dirige leur réflexion en stimulant le jaillissement de certaines idées. L'étude de cet album se résume ainsi en un questionnaire vivant, au cours duquel plusieurs réviseront leurs préférences et leur goût. Certains réaliseront peut-être pour la première fois qu'ils étaient déjà engagés dans l'art; ils avaient beau s'y dire indifférents, ils s'en préoccupaient. Ainsi découvrent-ils que l'art est une nécessité.

N'aurait-il fourni au monde étudiant que l'occasion de cette expérience, cet album est une étape dans l'initiation à l'art; si cette initiation dès le jeune âge doit mener non pas à un enthousiasme passager mais à un intérêt croissant, peut-être faut-il voir ici une nouvelle voie à suivre. « En quoi l'étude des arts utiles peut-elle aider à comprendre les beaux-arts? Ceux-ci ne sont-ils pas les premiers porte-parole de la beauté », diront certaines gens. Les

beaux-arts occupent sûrement la première place, mais ils sont moins à notre portée dans la vie quotidienne. Très souvent, d'humbles objets familiers rappellent un monde de vérité ou d'erreur, commandent la reconnaissance ou la réprobation. A ceux qui connaissent le respect constant de la beauté, les beaux-arts suggèrent un couronnement glorieux. La qualité de nos actes de contemplation ne doit pas se démentir. Une reproduction de *la Loge* de Renoir sur un mur éclairé par une lampe en forme de panthère décèle une inconvenance. N'est-il pas vrai de dire que l'on voit vraiment la place d'un tableau lorsqu'on sait la préparer en respectant la beauté par le choix des objets utilitaires qui l'entourent.

Pour bien juger de la beauté des formes utiles, les critères proposés par cet album donnent matière aux réflexions les plus solides. D'ordre universel, ils s'appliquent à tous les arts. Ils apprennent à bien juger dans les mille petits choix que la vie impose, ce dont les jeunes ont besoin pour comprendre les idéals d'ordre et de droiture artistique que cherche la société. Ensuite ils font naître chez ceux qui les méditent la nostalgie de leurs réalisations dans des oeuvres plus subtiles et plus variées, ce qui conduit normalement aux beaux-arts. Dans l'ordre des activités humaines, l'art est la plus normale et la plus nécessaire. Commencer à le reconnaître, c'est par le fait même comprendre la place de l'artiste dans la société : créateur de formes répondant aux besoins de notre temps.

Jean-René OSTIGUY

